

Dr David DeSilva, Apocryphes, Conférence 9, Apocryphes dans l'Église chrétienne et Canon

© 2024 David DeSilva et Ted Hildebrandt

Il s'agit du Dr David DeSilva dans son enseignement sur les Apocryphes. Il s'agit de la session 9, Les apocryphes dans l'Église chrétienne et le Canon.

Nous venons dans notre dernière conférence de cette série examiner la question de la place des apocryphes dans le Canon chrétien et dans l'Église chrétienne.

J'espère qu'à ce stade, j'ai fait de bons arguments en faveur de la valeur des apocryphes en tant que littérature juive. Dans cette conférence, je veux simplement examiner la place des apocryphes dans divers canons chrétiens et les justifications des décisions prises par l'un ou l'autre parti. Et j'aimerais commencer par considérer la place des apocryphes dans la Bible juive.

Le judaïsme ne semble pas avoir eu les mêmes discussions à propos de ces livres que l'Église chrétienne a eu pendant des siècles. Ils n'ont presque jamais été pris en compte pour leur autorité scripturaire ou quoi que ce soit d'autre. Cependant, au moment où le mouvement chrétien primitif a débuté, il n'existait pas encore de véritable déclaration officielle sur le canon des Écritures dans la communauté juive.

Autrement dit, même si les premiers chrétiens ont hérité des écritures de la synagogue, ils n'ont pas hérité d'un canon fermé de la synagogue. Maintenant, réfléchissons un peu ensemble à l'émergence du canon dans la communauté juive. Comme je l'ai mentionné, il n'existe aucune trace de discussions internes sur le canon qui commencent à atteindre le niveau de vigueur, de spécificité et de rigueur des débats canoniques chrétiens des IIIe et IVe siècles ou de la période de la Réforme.

Cependant, disons au IIe siècle avant JC, nous commençons déjà à voir de larges références aux principaux groupements au sein d'un canon juif émergent. Par exemple, dans les 2 Macchabées et tout comme dans l'Évangile de Matthieu, nous trouvons fréquemment des références à la loi et aux prophètes pour parler de l'ensemble des textes faisant autorité qui définissent et guident la communauté juive. Dans certains ouvrages, on retrouve une description en trois parties de ce corpus littéraire.

Par exemple, dans le Prologue de Ben Sirah, le petit-fils de Ben Sirah, vers 132 avant JC, parle de la loi, des prophètes et des autres livres de nos ancêtres. Une sorte de division en trois parties, qui se reflète quelque peu dans Luc 24 lorsque Jésus parle de tout ce qui a été écrit à son sujet dans la loi, les prophètes et les Psaumes comme peut-être le représentant le plus important des autres livres en termes de culte de la

vie d'Israël. Or, il existe un consensus clair, sans aucun débat, sans aucune discussion, sur l'autorité de la première de ces catégories, la Torah ou le Pentateuque, les cinq livres de Moïse.

Il ne semble pas non plus y avoir de débat sur l'autorité des prophètes majeurs et mineurs, par lesquels j'entends Isaïe, Jérémie, Ézéchiël et les Douze. Ces prophètes dont nous avons tendance à parler comme des prophètes mineurs mais qui étaient déjà un groupe de douze à l'époque de Ben Sirah, comme il les appelle dans Ben Sirah 49 : 10. Il est probable que lorsque les Juifs parlent de la loi et des prophètes, ils font référence non seulement à ce que les chrétiens appellent les livres prophétiques, mais aussi aux livres historiques, que les Juifs ont historiquement appelés les premiers prophètes. Comme je viens de le mentionner, une troisième division des Écritures, les autres livres, a également été reconnue, mais ses limites n'étaient pas aussi clairement définies au tournant de l'époque.

Et c'est là que nous verrons que là où il y a débat, c'est là que le débat a tendance à avoir lieu. Aujourd'hui, certains groupes juifs semblent avoir tracé un cercle étroit autour de leurs écritures, comme les Samaritains, pour qui la Torah semble avoir été primordiale. Cela ne veut pas dire qu'ils ne lisaient pas les prophètes, mais la Torah était le canon principal.

D'autres groupes de Juifs semblent avoir tracé un cercle plus large que ce à quoi on pourrait s'attendre. Par exemple, la communauté de Qumran considère des livres comme First Enoch et Jubilees comme des textes faisant autorité, et elle les traite de la même manière que ce que nous appellerions les écritures canoniques. En passant, Jude, la lettre de Jude, de manière intéressante, récite un passage du premier Enoch et s'attend à ce que cela ait du poids en tant que texte faisant autorité auprès de ses auditeurs.

À la fin du premier siècle de notre ère, cependant, une compréhension d'un corpus fermé de livres sacrés émergeait clairement au sein du judaïsme. Josèphe écrit, par exemple, dans son genre d'excuse pour le mode de vie juif contre Apion, écrit-il, car nous n'avons que 22 livres qui contiennent tous les documents, désolé, qui contiennent les documents de tous les temps passés, qui sont à juste titre que l'on croit divin. Cinq appartiennent à Moïse, qui contiennent ses lois et les traditions de l'origine de l'humanité jusqu'à la mort de Moïse.

Les prophètes qui ont suivi Moïse ont écrit ce qui se faisait à leur époque dans 13 livres. Les quatre livres restants contiennent des hymnes à Dieu et des préceptes pour la conduite de la vie humaine. Maintenant, immédiatement, vous pensez peut-être : 22 livres ? Je pensais qu'il y en avait 37.

Josèphe et ses pairs énumèrent ces livres différemment de nous. Par exemple, les 12 prophètes mineurs ne constituent pas 12 livres. Ils forment un seul parchemin, le parchemin des 12.

Ainsi, ils comptent pour un seul livre au milieu de ces 22. Et 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois, même s'ils occupent deux rouleaux, ils sont comptés pour un seul livre. Ainsi, Josèphe, nous pouvons expliquer la majeure partie de notre Ancien Testament canonique dans Josèphe 22, bien que peut-être pas deux des écrits, peut-être pas Esther et Ecclésiaste.

L'auteur de 4 Esdras, 2 Esdras 3-14, fait référence à 24 livres inspirés qui peuvent être lus aussi bien par les dignes que par les indignes. Et si nous en autorisons 24, nous avons alors essentiellement les 37 livres dans lesquels nous divisons l'Ancien Testament ou la Bible hébraïque. À peu près à la même époque, à la fin du premier siècle, les premiers rabbins ressentaient seulement le besoin de se prononcer dans leurs écrits sur l'autorité de quelques livres.

Dans ces déclarations, nous trouvons des affirmations sur Esther et l'Ecclésiaste, mais nous nions le statut d'écriture sacrée à la sagesse de Ben Sirach. Ce que cela nous dit en gros, c'est qu'à la fin du premier siècle, il n'y avait pas vraiment beaucoup de débats. Et ce sont peut-être les seuls livres controversés.

En fait, il faut ajouter le Cantique des Cantiques car au IIe siècle, cela fait encore débat dans certains textes rabbiniques. Ainsi, ces quatre livres seraient les seuls livres vraiment débattus, avec quelques personnes poussant peut-être pour que Ben Sirach soit inclus. Et avec quelques personnes qui font pression pour qu'Esther, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques soient mis de côté.

Pourquoi se prononcer contre Ben Sirach et d'autres livres similaires tout en décidant d'Esther et de l'Ecclésiaste et autres ? Il semble que, d'après ce qui est réellement expliqué dans la littérature, il semble que ce soit la conviction que la voix prophétique n'a plus parlé après la reconstruction du deuxième temple. Ainsi, avec l'œuvre de prophètes comme Aggée, la voix prophétique a cessé. Vous savez, cette dernière poussée pour achever la construction du deuxième temple et ainsi de suite.

Et, bien sûr, l'Ecclésiaste, étant un hommage à Salomon, y figure parce qu'il est considéré comme un texte du IXe siècle avant JC. Et Esther est considérée comme un texte de la période persane. Ils sont donc suffisamment précoces pour être arrivés alors que la voix prophétique était encore active.

Josèphe, dans le même livre contre Apion, en témoigne comme principale justification. Notre histoire a en effet été écrite depuis Artaxerxès d'une manière très précise mais n'a pas été estimée de la même autorité que la première par nos ancêtres car il n'y a pas eu de succession exacte de prophètes depuis l'époque

d'Artaxerxès. Ainsi, malgré le fait que des textes continuent à être produits et témoignent de l'histoire sacrée d'Israël après la période perse, ces livres ne reçoivent pas la même estime car la voix prophétique a cessé.

Vous pouvez également vous tourner vers plusieurs textes de 1 Macchabées pour prouver que nous attendons qu'un prophète vienne nous donner des instructions, mais nous ne les avons pas régulièrement. Dans un texte rabbinique, on retrouve le même genre d'argumentation chronologique. Le livre de Ben Sirah et tous les livres écrits depuis lors ne souillent pas les mains.

donc une sorte de sens temporel. Après un certain point, la voix prophétique a cessé. Il suffit de mentionner ici que la littérature rabbinique utilise une métaphore contre-intuitive pour parler de canonicité.

Les livres sacrés souillent les mains. Ce qu'ils communiquent en réalité, c'est la sainteté, mais c'est toujours quelque chose que vous devez gérer avant de passer à la tâche suivante. Les livres qui ne sont pas canoniques ne souillent pas les mains.

Or, un consensus croissant concernant un canon fermé ne signifie pas que les Juifs cessent de lire, d'apprécier ou même d'estimer les textes en dehors de ce canon. Comme nous l'avons déjà évoqué, Ben Sirah est cité près d'une centaine de fois dans la littérature rabbinique. Parfois, il est cité nommément.

Parfois, ses documents sont cités plutôt que nommément. Parfois, son matériel est récité comme s'il provenait des Proverbes. Une erreur inhabituelle de la part des rabbins, mais cela arrive.

Néanmoins, il continue d'être un interlocuteur apprécié, et même une fois la décision prise, ce n'est qu'un livre ordinaire. Cela reste un livre d'un sage qui mérite d'être lu. Et puis nous avons ce témoignage du 2e Esdras, que nous avons déjà rencontré dans notre étude de tous les livres des Apocryphes.

94 rouleaux sont écrits dans les 40 jours après qu'Esra a bu cette concoction enflammée, qui reçoit évidemment une inspiration divine. Ainsi, il reconstitue les 24 livres canoniques, mais il dicte également 70 autres livres, qui ne doivent être lus que par les dignes ou les sages du peuple. Ces livres extra-canoniques n'auront pas de poids auprès des Juifs ordinaires, mais ils continuent d'être lus par ce groupe ésotérique, d'où émerge le livre du 4e Esra.

Ce groupe ésotérique se considère comme le sage du peuple. Maintenant que nous réfléchissons au canon juif, je pense qu'il est nécessaire de consacrer un bref instant à réfléchir au mythe du canon alexandrin. C'est un mythe qui disparaît.

Mais on peut encore trouver dans les livres l'idée selon laquelle les Juifs d'Alexandrie avaient un canon beaucoup plus large que les Juifs de Palestine. On le retrouve surtout chez les auteurs grecs orthodoxes. Ils ne sont pas obligés de se profiler ici, mais il se trouve qu'ils pensent que leur canon est basé sur un canon juif alexandrin.

Le mythe est que ce que nous trouvons dans la soi-disant Septante de l'église chrétienne des IV^e et V^e siècles est la même que la Septante que les Juifs de langue grecque utilisaient à l'époque du Christ. Cela résulte simplement d'une confusion sur le sens du terme lui-même. Oui, nous parlons de la Septante au 1^{er} siècle avant JC.

Mais par Septante, nous entendons la traduction grecque de la Torah qui a eu lieu vers 250 avant JC, et finalement la traduction grecque des prophètes et des écrits. Mais nous ne parlons donc pas de tout ce qui apparaît dans la Septante comme cela est connu dans l'église chrétienne dans les grands manuscrits, le Codex Sinaiticus, et ainsi de suite, les Bibles reliées des 4^{ème} et 5^{ème} siècles de l'église chrétienne primitive. Le contenu de ce dernier ne constitue aucune preuve de ce que les Juifs d'Alexandrie considéraient comme canonique avant l'ère chrétienne ou après l'ère chrétienne, d'ailleurs.

Au lieu de cela, toutes les preuves que nous avons d'un Philon d'Alexandrie, par exemple, suggèrent qu'ils ne sont jamais allés au-delà de ce qu'on pourrait appeler la Bible hébraïque en termes de sens des limites de l'Écriture. Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le canon chrétien ? Eh bien, premièrement, oui, l'Église a certainement hérité d'un corpus d'écritures faisant autorité, mais l'Église est née trop tôt pour avoir hérité d'une liste fermée d'écritures de la synagogue comme une évidence. En outre, je pense qu'il est pertinent que l'Église primitive recherchait avec impatience un corpus plus large de textes dans lesquels elle voyait sa propre foi, son espoir et son éthos reflétés et soutenus.

Évidemment, le canon chrétien sera beaucoup plus gros que le canon juif parce que nous adopterons les lettres de Paul, les Évangiles, les lettres des autres apôtres, etc. Et l'Église primitive a soif de ce genre de littérature. Il hérite d'un certain corpus d'écritures, mais les lettres de Paul émergent très rapidement comme des écrits faisant autorité, utiles, fondateurs et donc finalement canoniques pour ce nouveau groupe.

L'Église primitive également, dans cette sorte de quête des textes qui nourrissaient notre identité, en est venue à attribuer une haute autorité à d'autres textes juifs au-delà de ceux du Nouveau Testament qui ne jouissaient pas non plus de la même estime que les écritures sacrées dans la communauté juive. Or, nous avons déjà un peu abordé la question de l'usage des apocryphes dans les premières églises. Jésus et ses premiers disciples considéraient-ils Ben Sera, la Sagesse de Salomon ou Tobie, par exemple, comme faisant partie de leurs écritures, d'un canon de textes sacrés ? Et notre réponse doit être, probablement non, puisqu'ils ne récitent jamais un

passage d'un livre apocryphe avec une formule de citation telle qu'elle est écrite, ou comme le dit l'Esprit, ou avec une autre formule d'introduction attribuant une autorité à ce matériel des Apocryphes. comme venant de l'Écriture.

Cependant, l'empreinte indubitable de certains écrits apocryphes sur les écrits du Nouveau Testament montre que Jésus, Paul et d'autres voix apostoliques de l'époque considéraient leur contenu comme des ressources pour l'éthique, la réflexion sur Dieu et d'autres sujets. Et je dirais qu'à mesure que l'Église primitive se développait, et ici nous regardons davantage vers les IIe et IIIe siècles, valoriser les livres apocryphes aux côtés des Écritures, et même dans de nombreux cas en tant qu'Écritures, était un phénomène distinctement chrétien. Les chrétiens des IIe et IIIe siècles ont sans doute reconnu l'influence de la Sagesse de Ben Sera dans les Évangiles, dans la Lettre de Jacques.

Et ainsi, concluaient-ils, je devrais peut-être connaître la Sagesse de Ben Sera. Peut-être devrais-je me familiariser avec cela, qui a eu un certain impact sur nos documents fondateurs. Ils ont également trouvé que les livres apocryphes, les livres de ce que nous appelons maintenant les Apocryphes, étaient des ressources utiles dans leurs propres luttes.

Par exemple, les histoires de martyrs des 2e et 4e Macchabées, comme nous l'avons déjà exploré. Il s'agit donc d'une littérature inspirante de premier ordre alors que nous, en tant qu'Église émergente, sommes confrontés à nos défis les plus sérieux. Et l'Église primitive reste consciente que la communauté juive n'accepte pas ces textes comme étant des Écritures.

Ainsi, nous trouvons en fait des débats en cours depuis les premiers siècles sur la manière d'utiliser ces livres que les protestants qualifient d'apocryphes. Acceptons-nous la définition juive du canon ? Ou pas ? Car évidemment, nous n'acceptons pas leur définition du canon à l'égard de Jésus et des Apôtres. Trouvons-nous notre propre chemin, et qu'avez-vous ? Ainsi, l'une des questions importantes qui émerge de ce débat, et c'est probablement la question la plus conservatrice parmi les deux, est de savoir quel texte d'un livre particulier devrait fonctionner comme la forme canonique de ce livre dans l'Église chrétienne, la forme grecque ou la forme canonique de ce livre dans l'Église chrétienne. la forme hébraïque ? Cette question couvre déjà les ajouts à Daniel, la version plus grande d'Esther et, curieusement, Baruch et la Lettre de Jérémie, qui étaient presque uniformément considérés comme des ajouts à Jérémie.

Et donc, cela fait en quelque sorte partie du corpus Jérémie, si vous voulez. La forme grecque, donc la forme la plus épaisse de ces corpus littéraires, a été soutenue et utilisée par des personnalités faisant autorité comme Irénée dans son Contre les hérésies, ou Hippolyte dans son Commentaire sur Daniel, car il commente les 14 chapitres, et pas seulement les 12 chapitres. Et même par Athanase dans sa célèbre

39e Lettre festive, qui est le texte de référence pour la documentation ancienne du canon du Nouveau Testament.

Mais cette même Lettre Festale parle également du canon de l'Ancien Testament. Curieusement, Athanase se montre réservé à l'égard des livres apocryphes comme la Sagesse de Salomon et la Sagesse de Ben Sirah. Il promeut leur utilisation, mais pas leur statut égal, auprès d'Isaïe et du Deutéronome.

Mais en même temps, il promeut spécifiquement les textes grecs de Daniel et d'Esther, d'où les ajouts à Daniel, les ajouts à Esther, et ainsi de suite. Un défi à cette pratique a été posé par un érudit chrétien nommé Julius Africanus au début du IIIe siècle. Le défi est probablement né du fait qu'il a passé du temps à vivre et à étudier en Judée.

Il y a été exposé à la pratique juive, aux textes juifs et aux types de textes de ces livres. Il a écrit à l'origine en se demandant si les parties de Daniel qui ne figurent pas dans le texte hébreu devraient avoir un quelconque poids dans l'Église chrétienne. Et Origin lui donne une réponse pour le moins animée.

Origin est directeur d'une école catéchétique à Alexandrie. Il est lui-même un érudit en hébreu. Il connaît bien la tradition textuelle hébraïque des Écritures et en quoi elle diffère de la tradition textuelle grecque.

Mais il écrit en réponse à Africanus. Ainsi, lorsque nous remarquons des différences telles que celles que vous avez évoquées, devons-nous immédiatement rejeter comme corrompues les versions des Écritures utilisées dans nos églises ? Et exhortez la communauté chrétienne à jeter les livres sacrés qu'elle utilise actuellement. Et pour adresser une pétition aux Juifs, les persuadant de nous donner des copies prétendument intactes et exemptes de contrefaçon ? Devons-nous penser que la même Providence, qui est prévue pour l'édification de toutes les Églises du Christ au moyen des saintes écritures, n'a pris aucun soin de ceux rachetés à prix ? Ceux pour qui Christ est mort ? Qui, bien que Fils de Dieu, Dieu qui est amour, n'a pas été épargné, mais l'a livré pour nous tous ? Pour qu'avec lui Dieu puisse nous donner gratuitement toutes choses ? Dans ces cas-là, réfléchissez s'il ne serait pas bon de se souvenir de ces paroles, et vous ne supprimerez pas les anciennes bornes fixées par vos pères. Ainsi, Origène affirme sans équivoque qu'Africanus a tort de lancer ce défi.

Et il utilise deux arguments. D'une part, les églises chrétiennes utilisent depuis des siècles les textes grecs de Daniel et d'Esther. Et c'est une erreur de changer cette pratique.

Supprimez les repères que vos pères ont fixés. Mais il ressort aussi cet argument théologique et pose la question. Maintenant, permettez-moi de mettre les choses au clair.

Pensez-vous que les Juifs qui ne croient pas au Christ auront de meilleurs types de textes que nous qui avons cru au Christ, qui avons accepté ce don et ce prix incroyables que le Fils de Dieu a payé pour nous. Devons-nous supposer que le Dieu qui nous a tant aimé pour nous donner son Fils n'a pas également réfléchi au type de texte biblique que nous devrions avoir et que nous devrions utiliser dans nos églises ? Cet argument règle en grande partie la question pour les Églises chrétiennes. Et il n'y a pas beaucoup plus de débats que celui de savoir si nous devrions utiliser le Daniel hébreu contre le Daniel grec, l'Esther hébraïque contre l'Esther grecque.

Il y en aura quelques-uns, mais pas autant que de continuer à poser la deuxième question. Le canon juif est-il déterminant pour le canon chrétien de l'Ancien Testament ? Laissant de côté le fait que l'Église chrétienne embrasse déjà 27 livres d'Écritures, ce que la synagogue ne contient pas. Et nous trouvons un certain nombre de pères importants de l'Église primitive qui promeuvent un canon plus court de l'Ancien Testament.

Même si certains de ces pères préconisent le texte plus long de certains livres du canon hébreu, à la fin du II^e siècle, Méliton de Sardes a présenté sa liste des livres de l'Ancien Testament, qui correspondent au canon protestant moderne, moins Esther, comme fruit de ses études en Palestine. Comme il le dit, à l'endroit même, ou peut-être, comme le dit Eusèbe, à l'endroit même où ces choses ont été proclamées et ont eu lieu.

Un siècle après Origène, Athanase, l'évêque d'Alexandrie, tenta de promouvoir la même liste plus courte de l'Ancien Testament, incluant désormais Esther. Encore une fois, les ajouts à Daniel et au grec Esther, Baruch et la Lettre de Jérémie sont inclus. Il parle du canon dans sa célèbre lettre festive.

Il y a d'autres livres en plus de ceux-ci, qui ne sont pas inclus dans le canon, mais désignés par les pères pour être lus par ceux qui nous rejoignent nouvellement et qui souhaitent être instruits dans la parole de piété. La Sagesse de Salomon et la sagesse de Siracide et d'Esther et de Judith et de Tobit et ce qu'on appelle l'Enseignement des Apôtres, que nous connaissons sous le nom de Didaché et le berger d'Hermas. Mais les premiers, c'est-à-dire tous les livres canoniques énumérés, les premiers, mes frères, sont inclus dans le canon, les seconds étant simplement lus.

Il n'est pas non plus fait mention d'écrits apocryphes nulle part. Et je m'empresse d'ajouter ici que par écrits apocryphes, il n'entend évidemment pas ceux qu'il vient d'énumérer, la Sagesse de Salomon et le Siracide. Il parle des apocryphes du Nouveau Testament, des évangiles gnostiques comme l'Évangile de Thomas ou des actes étrangers des apôtres comme les actes de Paul et de Thècle.

Donc ici, ce que nous trouvons est cette position qui réapparaîtrait dans la Réforme d'un canon plus court de l'Ancien Testament, une délimitation d'un canon plus court de l'Ancien Testament, mais la promotion continue de la lecture de ces livres supplémentaires, la Sagesse de Salomon, la Sagesse de Siracide, et cetera, comme une littérature utile qui édifie, mais qui ne possède tout simplement pas l'autorité des écritures canoniques. Le plus grand défenseur de la version hébraïque d'un canon plus court de l'Ancien Testament et du type de texte hébreu des livres canoniques était Jérôme, un érudit et évêque du IV^e siècle. Jérôme a appris l'hébreu en Palestine auprès d'un rabbin.

Il a produit sa traduction latine qui deviendra connue sous le nom de Bible Vulgate, basée en grande partie sur les textes hébreux dans la mesure du possible. Il a noté et marqué les différences entre les versions grecque et hébraïque de Daniel, Esther et Jérémie, même s'il a fourni une traduction de l'ensemble. Il désigna également les livres que nous appelons apocryphes comme livres ecclésiastiques.

Encore une fois, il les traduisit mais les marqua comme une deuxième commande de livres. Le sens ecclésiastique est valorisé dans l'Église chrétienne, correctement lu dans les églises et utilisé comme ressource édifiante, mais un second ordre de livres. Or, Augustin était en profond désaccord avec son contemporain Jérôme.

Il nomma Tobit, Judith, 1 et 2 Macchabées, 1 Esdras, la Sagesse de Ben Sirach et la Sagesse de Salomon, qu'il attribua également à Ben Sirach pour une raison quelconque, parmi les livres de l'Ancien Testament, suivant la pratique du majorité des chrétiens de l'Église occidentale, parmi lesquels ces livres étaient reconnus comme faisant autorité. La position d'Augustin fut affirmée dans la liste des livres à lire dans l'église sous le titre d'Écriture divine, établie par les évêques réunis au concile de Carthage en 397 après JC. Les ajouts à Daniel et Esther, d'ailleurs, bien qu'ils ne soient pas spécifiquement mentionnés par Augustin ou dans cette liste, sont naturellement inclus car c'est le type de texte grec de Daniel et Esther qui est utilisé en Occident.

Dans l'Église d'Orient, le propre professeur d'Origène, Clément d'Alexandrie, considérait la Sagesse de Salomon et la sagesse de Ben Sirach comme des Écritures. Et Jean Chrysostome, qui est un divin majeur de l'Église orthodoxe grecque, a affirmé Tobit, Judith, Ben Sirach et la sagesse, en plus des textes grecs de Daniel et d'Esther, et peut-être des ajouts à Jérémie, comme écritures canoniques également. Un autre type de preuve du canon vient des Bibles des quatrième et cinquième siècles, des codex reliés, du codex relié de la Bible.

Et rien ne dit canon comme une couverture avant et arrière, délimitant ce qui serait inclus. Mais même ici, nous trouvons des variations remarquables entre les trois codex survivants des quatrième et cinquième siècles. Le Codex Sinaiticus comprend

d'abord Esdras, Tobit, Judith, les premier et quatrième Maccabées, la sagesse de Salomon et Ben Sirach.

Incidentement, tous conservent les formes les plus longues et donc les ajouts à Daniel et Esther. Mais, voyez-vous, il y a une variété parmi les livres supplémentaires entre ces trois-là. Le Codex Vaticanus comprendra d'abord Esdras, la Sagesse de Salomon, la Sagesse de Ben Sirach, Judith, Tobit, Baruch et la lettre de Jérémie, mais pas les livres des Macchabées.

Le Codex Alexandrinus comprend Baruch, la lettre de Jérémie, Tobie, Judith, le premier Esdras, les quatre livres des Macchabées, ainsi que le Psaume 151 et la Prière de Manassé, dans une sorte de supplément de cantiques qui apparaît juste après les Psaumes appelés les Odes. . Il s'agit d'un recueil d'hymnes bibliques et, dans une certaine mesure, extra-bibliques destinés à être utilisés dans l'Église. Je dis extra-biblique, je veux dire le Psaume 151 et la Prière de Manassé.

Aujourd'hui, deux de ces codex incluent même des livres supplémentaires du Nouveau Testament. Par exemple, Sinaiticus est inclus dans une annexe, qui dit quelque chose comme Épître de Barnabas et Berger d'Herma. Alexandrin ajoute le premier et le deuxième Clément après le livre de l'Apocalypse.

Et selon la table des matières, même si elle manque désormais, elle incluait autrefois les Psaumes de Salomon. Pas de sagesse, mais des Psaumes de Salomon en annexe du Nouveau Testament. Maintenant, clairement, cela ne suggère pas un canon du Nouveau Testament plus gros, car ceux-ci ressemblent à des appendices.

Mais les livres apocryphes que j'ai mentionnés sont tous dispersés dans l'Ancien Testament. Ainsi, ce que nous avons ici est la preuve d'un Ancien Testament encore amorphe à cette période. La question de l'étendue du canon de l'Ancien Testament, jusqu'à la Réforme, dans l'Église catholique elle-même, reste une question constante.

Par exemple, Grégoire le Grand, Jean de Damas, Hugues de Saint-Victor, Nicolas de Lyre et même le cardinal Thomas Cajetan, qui était un célèbre opposant à Martin Luther, se sont opposés au traitement des livres apocryphes comme faisant partie et égaux du système plus étroit. Canon de l'Ancien Testament. En Orient, Grégoire de Nazianze plaiderait pour un canon de l'Ancien Testament plus court, même s'il prêche les textes apocryphes. Or, ce qui n'est remis en question à aucun moment tout au long de cette période, c'est la valeur des livres apocryphes pour informer les chrétiens, fournir des modèles de piété et de fidélité et compléter d'une autre manière les connaissances religieuses et éthiques que l'on peut tirer de ces livres qui sont universellement acceptés à travers le monde. Église chrétienne aussi utile.

Nous arrivons donc à ce stade pour réfléchir aux Apocryphes et à la Réforme. Le principe des réformateurs de sola scriptura, l'Écriture seule, affirmant l'autorité de

l'Écriture au-dessus des décisions des conciles ecclésiastiques, des papes, de la théologie scolastique et de la tradition, comme norme ultime par laquelle la doctrine et la pratique chrétiennes devaient être évaluées, a donné la priorité au règlement de la question. une fois pour toutes, qu'est-ce qui constitue l'Écriture ? Où sont les limites ? Les réformateurs classiques sont conscients du débat historique concernant les Apocryphes. Et, comme nous l'avons déjà noté lors de notre parcours à travers les Apocryphes, il existe des textes particulièrement problématiques dans les Apocryphes.

Nous avons regardé Tobit 4 et ce qu'il dit sur les œuvres de miséricorde, se constituer un trésor auprès du Très-Haut, qui devient un texte utilisé pour soutenir l'idée que nous pouvons avoir des œuvres de mérite avec Dieu. Et même cela, nous pouvons constituer un trésor de mérites dans lequel d'autres personnes peuvent puiser pour les aider devant Dieu. Nous avons regardé 2 Macchabées 12 : 43 à 45, qui devient un texte utilisé pour soutenir les prières et les offrandes en faveur des morts.

Ce que l'on constate cependant chez tous les réformateurs de la première génération, ce n'est pas un rejet des Apocryphes mais une modération dans l'usage de ces textes. Les réformateurs eux-mêmes continuèrent à accorder une grande estime à ces textes. Par exemple, Martin Luther prend la peine de traduire les livres de ce qu'il considère désormais comme des apocryphes dans le cadre de ses efforts pour créer une Bible allemande.

Mais il les place, y compris les ajouts à Daniel et les ajouts à Esther, qu'il sépare maintenant des livres de Daniel et d'Esther dans l'Ancien Testament. Il les place dans une section séparée entre les Testaments, à laquelle, franchement, ils appartiennent chronologiquement. Dans sa préface à cette nouvelle section, ce premier apocryphe imprimé, si vous voulez, entre les Testaments, il écrit : Ce sont des livres qui, bien que non estimés comme les Saintes Écritures, sont néanmoins à la fois utiles et bons à lire. Si nous regardons certaines des autres préfaces qu'il écrit à des livres particuliers parmi les Apocryphes, nous voyons d'autres exemples de ses éloges spécifiques et de sa valorisation des livres des Apocryphes, disant en fait à ses luthériens de continuer à les lire.

Dans sa préface à la Sagesse de Salomon, nous lisons : Il contient beaucoup de bonnes choses et cela vaut la peine d'être lu. Ce livre est une bonne exposition et un exemple du premier commandement. C'est la raison principale pour laquelle ce livre doit être lu : pour que chacun apprenne à craindre et à faire confiance à Dieu, afin qu'il nous aide par sa grâce.

Je viens d'avoir cette idée de promouvoir les apocryphes. Au verso, je vais avoir une liste de mentions maintenant, et cela vaudra la peine d'être lu, Martin Luther. De la préface de Luther aux Premiers Macchabées, nous lisons cette recommandation.

Ce livre est un de ceux qui ne font pas partie de la Bible hébraïque, mais ses paroles et ses discours sont presque aussi éclairants que ceux des autres livres de l'Écriture Sainte. Et il n'aurait pas été faux de le considérer comme tel car c'est un livre très nécessaire et utile, comme en témoigne le prophète Daniel au chapitre 11. C'est pour cette raison qu'il est également utile pour nous, chrétiens, de le lire et de le connaître.

Luther souligne à juste titre que si nous voulons donner un sens à Daniel 11, nous devons en savoir beaucoup plus sur l'histoire intertestamentaire, car Daniel 11 suit l'histoire des Ptolémées et des Séleucides dans leur guerre les uns contre les autres et se concentre sur notamment sur l'activité d'Antiochus IV. Et très, beaucoup de gens ont mal lu Daniel 11 parce qu'ils n'ont pas suivi le conseil de Luther, alors ils ont lu les Premiers Macchabées et se sont familiarisés avec l'histoire intertestamentaire. Les réformateurs suisses ont également adopté ce qui serait considéré comme une haute opinion des Apocryphes par rapport à l'opinion de la plupart de leurs descendants.

Ulrich Zwingli, dans sa préface à la Bible de Zurich de 1531, affirme que les livres apocryphes, qu'il sépare également et imprime dans un endroit séparé, ne font pas partie de l'Ancien Testament. Il affirme que les livres apocryphes contiennent beaucoup de choses vraies et utiles, favorisant la piété de la vie et l'édification. Il compare les livres apocryphes à un miroir, ce sur quoi, désolé, je retire cela.

Il compare les livres canoniques incontestés de l'Ancien Testament à un miroir dans lequel la piété se reflète clairement. Et les Apocryphes à l'eau, tantôt claire, tantôt trouble et trouble. Et sans aucun doute, il pense aux Deuxièmes Macchabées 12 et à Tobit 4, dans des endroits comme celui-là, comme à des endroits comme celui-là.

Ainsi, il conseille l'usage critique de ces livres, et il cite même 1 Thessaloniens 5 :21 à cet effet. Testez tout et tenez-vous-en à ce qui est bon. La chose importante que je voudrais en tirer est qu'il recommande en fait de lire les Apocryphes et de les passer au crible.

Il ne tolérerait pas qu'on le néglige complètement. La Confession de Zurich de 1545 affirme également que les Apocryphes sont utiles et féconds pour les chrétiens, à condition que leur contenu soit interprété conformément aux écritures canoniques. La position de Jean Calvin est essentiellement la même dans ses écrits antérieurs.

Par exemple, dans la Préface de l'Ancien Testament de la Bible de Genève de 1546, souvent attribuée alors à Jean Calvin, nous lisons ceci. Il est vrai que les Apocryphes ne sont pas à mépriser, dans la mesure où ils contiennent un enseignement bon et utile. En même temps, il fait bien sûr une distinction minutieuse entre ces livres, les

livres apocryphes, et ceux, je cite, qui nous sont donnés par le Saint-Esprit, qui devraient avoir préséance sur ce qui vient des êtres humains.

Menno Simons, qui est bien entendu le père des mennonites et des anabaptistes, d'importants mouvements anabaptistes piétistes, a également conservé une très haute opinion des apocryphes. En fait, il va au-delà de ses pairs réformateurs. Il les cite aux côtés des livres de la Bible hébraïque comme ayant une autorité égale.

Et il apprécie particulièrement les textes concernant les martyres sous Antiochus IV, 1 Macchabées 1 et 2 Macchabées 6-7, car ces textes constituaient des ressources très importantes pour aider à soutenir les anabaptistes face à la persécution, tant de la part des opposants catholiques que protestants. Dans la Réforme anglaise, on retrouve, encore une fois, l'éloge de l'usage nuancé des Apocryphes. Thomas Cranmer, qui nous a donné les 39 articles de religion, écrit dans le sixième article, les autres livres, comme le disait Jérôme, l'église lit par exemple la vie et l'instruction des mœurs, mais pourtant elle ne les applique pas pour établir une quelconque doctrine.

Ici encore, nous avons cette fameuse différenciation entre l'utilisation des Apocryphes pour des questions de théologie et l'utilisation des Apocryphes pour des questions de piété, de dévotion et d'éthique. Les lectures des Apocryphes continuent d'être utilisées dans les services publics de culte de la nouvelle Église d'Angleterre. Toutes les Bibles imprimées devaient inclure les Apocryphes, mais, comme dans la Bible de Luther et de Genève, elles seraient imprimées dans une section distincte.

Aujourd'hui, en réponse à cette démarche des réformateurs, l'Église catholique romaine a pris sa propre mesure. Lors du Concile de Trente en 1546, l'Église catholique romaine a réaffirmé une décision antérieure prise lors du Concile de Florence, beaucoup moins connu, en 1442, qui représentait déjà à ce moment-là la position majoritaire au sein de l'Église catholique. Il affirme officiellement Tobie, Judith, la Sagesse, Ben Sirah, Baruch et les premier et deuxième Maccabées, ainsi que tout le matériel contenu dans les versions plus longues de Daniel et Esther, comme faisant partie du canon de l'Ancien Testament.

Cette affirmation ou réaffirmation décisive de la part de l'Église catholique semble avoir engendré un contre-mouvement parmi certains protestants. En fait, cela les motive, dans une sorte de réaction, à devenir moins modérés dans leur propre position sur la valeur des Apocryphes. Alors, Calvin dira plus tard dans sa vie, après le concile de Trente, je ne suis pas de ceux qui veulent condamner complètement la lecture de ces livres, mais qui leur font confiance ? Cela n'a jamais été leur lot jusqu'à présent.

Ainsi, nous constatons, je pense, même du vivant de Calvin, un éloignement d'une affirmation claire de leur valeur vers une réserve encore plus grande alors que l'Église catholique romaine, en réponse aux Églises de la Réforme, continue d'en faire

de plus en plus un problème. de définition entre les deux mouvements. La Confession de Westminster de 1647 classe spécifiquement les Apocryphes aux côtés de tout écrit humain, sans aucune éloge particulière. Nous y lisons que les livres communément appelés Apocryphes, n'étant pas d'inspiration divine, ne font pas partie du canon de l'Écriture et n'ont donc aucune autorité dans l'Église de Dieu, ni ne doivent être autrement approuvés ou utilisés que d'autres livres humains. écrits.

Or, ce que nous y trouvons pour la première fois dans un texte de la Réforme, c'est une affirmation purement négative sur les Apocryphes, quelle autorité ils n'ont pas sans les affirmations positives correspondantes, à savoir qu'ils sont toujours bons et utiles à lire. Et je pense que cela représente un tournant majeur dans l'évaluation des Apocryphes par les protestants et par la Réforme. Mais je m'empresse de souligner que ce n'était pas la position de Luther, de Zwingli, ou du pré-concile de Trente, de Calvin.

En anglais, et pas seulement dans l'Église anglaise, nous constatons que malgré ce tournant, les Bibles continuent d'être imprimées avec les apocryphes. La version King James de 1611 incluait les apocryphes et le serait de manière constante jusqu'en 1631. Lorsque Joachim Morgenweg publia la Bible de Hambourg-Luther jusqu'en 1708, elle contenait également les apocryphes.

Morgenweg a également défendu cette pratique sur la base de la valeur intrinsèque des Apocryphes. Il écrit qu'ils sont annexés aux Saintes Écritures de l'Ancien Testament et mis à la disposition des chrétiens, car ils sont très utiles pour l'édification du peuple de Dieu et sont également un miroir de la providence et de l'aide divines. La sagesse chrétienne, une bonne discipline domestique et un enseignement moral sain, bien qu'ils ne soient pas d'origine divine directe mais écrits par de simples êtres humains.

Après 1631, les Bibles destinées à un usage personnel commencent à être imprimées sans les Apocryphes, bien que les Bibles destinées aux églises, les Bibles du grand autel et de la chaire, continuent d'inclure ces livres puisque les lectures de plusieurs livres apocryphes continueraient d'être prescrites par le lectionnaire tout au long de la période. année. Cette impression de Bibles sans les Apocryphes se produit pour la première fois comme une innovation des éditeurs de la Bible, et non des organismes ecclésiastiques. Ils sont capables, grâce à cette innovation, de proposer un produit destiné à l'achat et à la consommation individuels qui était 20 % plus fin et donc 20 % moins cher que les Bibles produites pour l'usage de l'église.

Les puritains feraient pression pour la suppression complète des apocryphes de chaque Bible. Ils représentaient une position totalement non réformatrice à cet égard. Et les sociétés missionnaires et bibliques étrangères parviendront finalement à supprimer les apocryphes de la plupart des Bibles protestantes imprimées au 19e siècle.

Et ils ont argumenté en faveur de cela au motif que les fonds qu'ils avaient collectés, qui représentaient à l'époque la plus grande partie de l'impression des Bibles dans le monde, étaient destinés à la publication et à la diffusion des Écritures et non aux livres supplémentaires. . À mesure que l'accès aux Apocryphes diminuait, l'ignorance de leur contenu, combinée à des préjugés persistants et à des polémiques contre l'Église catholique romaine, a conduit les protestants à se dissocier de plus en plus des Apocryphes comme signe de leur identité. Le jugement des réformateurs selon lequel ces textes étaient bons et utiles fut ainsi oublié.

Comment les Apocryphes fonctionnaient-ils dans les églises d'aujourd'hui ? Les églises orthodoxes orientales recevaient généralement ces livres comme deutérocanoniques. Mais il existe une grande variété au sein de ce que nous appelons les églises orthodoxes orientales en ce qui concerne cette pratique : orthodoxe grecque, orthodoxe arménienne, orthodoxe russe, et ainsi de suite. Et fidèles à leur tradition, ils affirment officiellement une grande variété de points de vue, de pratiques locales et de décisions historiques concernant l'utilisation et l'autorité de tout livre apocryphe donné.

Ainsi, les Églises orthodoxes orientales continuent de vivre dans la situation dans laquelle elles ont toujours vécu depuis le début. À savoir, une variété de points de vue sur la manière dont ces livres supplémentaires devraient être utilisés et lus. Et continuez à tolérer le débat et l'ambiguïté plutôt que d'imposer des décisions qui pourraient fracturer davantage la communion orthodoxe.

Les églises catholiques romaines, à la suite du Concile de Trente, affirment que la plupart des livres dont nous avons parlé sont apocryphes dans le cadre de leur Ancien Testament. Et cette liste, encore une fois, comprend Tobit, Judith, les versions grecques d'Esther et Daniel, et donc toutes les éditions, la Sagesse de Salomon, la Sagesse de Ben Sirah, Baruch et la Lettre de Jérémie, ainsi que la Première et la Deuxième Macchabées. Dans les églises anglicanes et épiscopales, bien qu'il ne s'agisse clairement pas de textes canoniques de l'Ancien Testament, ils restent facultatifs, ou devrais-je dire que leurs lectures restent des leçons facultatives dans le lectionnaire pour certains dimanches, pour certains événements spéciaux.

Par exemple, Baruch 3 est toujours une leçon facultative liée à, oh, et maintenant je suis gêné. Je ne peux pas oublier l'occasion exacte. Mais conformément à son utilisation historique, ainsi qu'aux services d'enterrement et de mariage, vous pouvez toujours entendre lire la Sagesse de Salomon 3 ou Tobit 8.

La prière de Manassé et le Cantique des Trois sont encore utilisés aujourd'hui comme cantiques dans la liturgie de la prière du matin dans la Communion anglicane. Et, bien sûr, d'autres Églises protestantes ont entièrement supprimé la lecture publique

de ces textes dans leurs églises. Et, dans une plus ou moins grande mesure, se sont laissés dériver vers une méconnaissance totale de leur contenu.

Je dirais, dans une large mesure, contre les recommandations des fondateurs de bon nombre de ces églises protestantes. En conclusion, je voudrais souligner quelques points. Premièrement, le débat qui dure depuis près de 2 000 ans au sein de l'Église témoigne de l'importance des livres qui composent les Apocryphes pour l'Église universelle.

C'est-à-dire que ce que je retiens principalement de l'histoire de tous ces débats canoniques est que de toute la littérature juive écrite entre environ 250 avant JC et 100 après JC, l'Église chrétienne a vraiment trouvé ces livres importants. Parce qu'ils ont joué un rôle important. Et pour la plupart des chrétiens, ils n'ont jamais complètement disparu de la vue.

Ils ont toujours exercé un certain rôle et ont été affirmés même par ceux qui n'ont pas affirmé leur statut canonique. Les options dans le débat étaient généralement soit de considérer ces livres comme ayant une valeur égale au reste du canon de l'Ancien Testament, soit de les estimer à un niveau juste en dessous du niveau de l'Écriture. La position que l'Église universelle a le moins recommandée, y compris Martin Luther et Ulrich Zwingli, et même Jean Calvin à ses débuts, est la position de négligence volontaire, voire de mépris, pour ces textes que l'Église universelle a largement chéris tout au long de son existence.

Il s'agit du Dr David DeSilva dans son enseignement sur les Apocryphes. Il s'agit de la session 9, Les apocryphes dans l'Église chrétienne et le Canon.